

Violence, souffrance, mort et croix... rédemptrices ? Questions de sens et de foi

Jean-Marc Gauthier

Violence et souffrance rédemptrices
Volume 13, Number 2, automne 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/013603ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/013603ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (print)

1492-1413 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauthier, J.-M. (2005). Violence, souffrance, mort et croix... rédemptrices ?
Questions de sens et de foi. *Théologiques*, 13(2), 21–44.
<https://doi.org/10.7202/013603ar>

Article abstract

Can violence save ? Can suffering save ? Can death save ? Can they be redemptive ? And the Cross ? Violence, suffering, death and the Cross have no meaning by themselves but it is legitimate to want to give them a justification. This paper raises the question of salvation : salvation of human beings who are violent and/or victims of violence ; salvation of human beings who are suffering, dying, wounded, killed, dead. People who are crucified anyway. This paper also raises the question of the Cross as redemptive and claims, somewhat candidly, that only Divine Love can really save, if God is really God.

Violence, souffrance, mort et croix... rédemptrices ?

Questions de sens et de foi

Jean-Marc GAUTHIER
Faculté de théologie et de sciences des religions
Université de Montréal

1. Quelques réflexions préalables

La croix est au cœur de la tradition chrétienne. La foi chrétienne ne saurait se passer d'une théologie de la croix. Des évangiles aux Églises chrétiennes actuelles, de Paul de Tarse à Jean-Paul II et Benoît XVI, la Passion de Jésus de Nazareth et sa mort sur la croix occupent une place centrale dans la tradition chrétienne, comme si toute l'histoire du salut y était concentrée¹. Et elle y est concentrée. Le christianisme se fonde historiquement sur ces récits de la Passion de Jésus et sur l'annonce, par les premiers disciples, que le crucifié de Jérusalem est ressuscité : « Il est vivant et nous en sommes témoins ; ce Jésus qui a été crucifié, Dieu l'a ressuscité, Dieu l'a fait Seigneur et Christ » (voir Ac 2,22-24.32.36).

Réfléchissant ici sur la violence rédemptrice, la souffrance rédemptrice et la mort rédemptrice, je présuppose comme toile de fond cette place centrale de la Passion et de la mort de Jésus, cette place centrale de la croix dans la révélation et la manifestation du salut du monde². Cela est non seulement présupposé comme toile de fond dans une réflexion philosophique, mais affirmé comme fondamental dans une réflexion théologique chrétienne. Il n'y a pas de foi chrétienne en dehors de cela. Il n'y a donc de

-
1. On n'a qu'à penser à tout ce qu'a suscité de réactions et de débats le film de Mel Gibson, *La Passion du Christ* (2004), sans compter son immense succès au guichet.
 2. Parmi les nombreux ouvrages écrits sur ces questions, voir Sesboüé 2003 ; Bartlett 2001 ; Varone 1984 ; Moltmann 1978.

foi chrétienne que du dedans de cela, en tout cas à partir de cela et en lien avec cela.

La question centrale qui porte ce texte est la suivante : est-il possible de penser la foi chrétienne, du dedans de cela, tout en remettant en question tout lien de cause à effet entre violence et rédemption, entre souffrance et rédemption, entre mort et rédemption... ou salut ? C'est le pari que je tiendrai, le risque que je prendrai ici. Et c'est un risque, car c'est de l'essentiel de la foi chrétienne dont il s'agit ici³. Saint Paul résume l'essentiel de cette foi en disant : « Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine » (1Co 15,17). Pourrions-nous dire de la même façon et sur le même plan : « Si Jésus n'a pas été crucifié, s'il n'a pas souffert et n'est pas mort, notre foi est vaine » ? Cet article vise à dire, trop rapidement et trop simplement, que cela n'est pas sur le même plan ; que la proposition de Paul ne s'appuie pas sur cette deuxième proposition et surtout ne la justifie pas, mais la bouleverse de fond en comble en l'intégrant. Trop rapidement et trop simplement, car je ne ferai pas ici une lecture de tous les textes du Nouveau Testament qui touchent cette question. Nous ne ferons pas non plus un parcours historique de toutes les positions philosophiques et théologiques qui justifient de quelque façon un lien de cause à effet entre violence et salut, entre souffrance et salut, entre mort et salut, entre croix et salut, entre sacrifice et salut... ou rédemption.

Cet article, en apparence prétentieux dans ses affirmations et son style, n'a d'autre prétention que de poser question, que de présenter une problématique très présente en notre culture et à notre époque, que d'ouvrir un débat à l'intérieur de la foi chrétienne et de l'intérieur de cette foi. En faisant aussi l'hypothèse que la vivacité et la signifiante de cette foi ont quelque chose à voir avec la façon dont nous traitons ces questions, avec la manière de garder ce débat ouvert.

Ce texte a commencé à prendre forme en la « semaine sainte » d'avril 2004. C'était le dixième anniversaire du génocide au Rwanda. La guerre en Irak, officiellement terminée, avait recommencé « de plus belle ». Et ça

3. Parmi les nombreux livres traitant de ces questions à différents niveaux, en plus de ceux mentionnés dans la note précédente, certains ont marqué particulièrement cette réflexion : l'œuvre entière de René Girard (dont 1972 ; 1978 ; 1982 ; 1999 ; 2004) ; Schwager 1987 ; 1999 ; Alison 1998. Mais aussi *La Cité de Dieu* de saint Augustin et plus particulièrement le livre X qui parle du sacrifice, et le *Cur Deus Homo* de saint Anselme de Cantorbéry. Et encore, mais d'une manière complètement différente, les écrits de Friedrich Nietzsche, en particulier *L'Antéchrist* et *Ecce Homo*.

continuait en Israël, en Palestine : des Israéliens tuaient des Palestiniens ; des Palestiniens tuaient des Israéliens. Le film de Mel Gibson, *La Passion du Christ*, faisait fureur et suscitait de multiples débats. Temps particulièrement propice pour réfléchir, encore une fois, sur la violence, la souffrance, la passion, la croix, la mort, le salut⁴.

La violence. La violence est omniprésente. Elle n'est pas un phénomène nouveau, loin de là. Ce qui est un peu nouveau, c'est qu'elle est présentée partout, à la télévision, au cinéma. En plus de vivre des situations de violence, et certaines personnes plus que d'autres, nous sommes confrontés à la violence qui se montre ou que l'on montre souvent, presque partout.

La souffrance. La souffrance est omniprésente. Elle n'est sûrement pas un phénomène nouveau. Elle fait partie de l'humanité, de façon aussi congénitale que la respiration. Ce qui est un peu nouveau, c'est qu'elle est de plus en plus racontée, montrée, télévisée. En plus de souffrir, de différentes façons, et certaines personnes plus que d'autres, nous sommes confrontés à la souffrance des autres, souffrance que l'on montre souvent, mais que l'on voudrait parfois cacher.

La passion. La passion est la vie de beaucoup de victimes de violence en cette humanité, la vie d'une multitude d'êtres souffrants partout où des êtres animés respirent encore. Nous avons assumé, en notre histoire chrétienne, que *la Passion* est le récit (en fait, quatre récits dans quatre évangiles) des souffrances vécues par Jésus de Nazareth, victime de violences physiques et morales et mis cruellement à mort sur une croix. Et c'est souvent en rapport avec *cette* Passion, celle de Jésus de Nazareth, que l'on qualifiera de passion les violences subies par certaines, les souffrances vécues par certains.

La croix. La croix est d'abord un instrument de torture et de mise à mort. La crucifixion a été surtout pratiquée par les Romains. Elle est devenue célèbre, dans la tradition chrétienne, parce que Jésus de Nazareth, fondement de cette tradition, est mort sur une croix. La croix est désormais liée

4. En ces jours, la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal venait d'octroyer un doctorat *honoris causa* à René Girard (2 avril 2004), un peu plus d'un mois après le décès de Raymund Schwager, théologien de l'Université d'Innsbruck (27 février 2004). Je leur dédie cet article qui n'aurait pas été ce qu'il est sans leur bénéfique influence. Ils ne diraient sans doute pas, ni dans la forme ni dans le fond, ce qui est présenté dans cet article et je ne veux surtout pas les engager dans des propos qui ne sont que les miens.

à toute question qui se pose par rapport à la rédemption, au salut, dans cette tradition religieuse⁵.

La mort. La mort est la fin de la vie. Elle peut advenir naturellement, parfois au terme de multiples et longues souffrances ; elle peut advenir de façon meurtrière dans la violence criminelle ou guerrière. Elle peut advenir autrement, de multiples façons plus ou moins accidentelles, plus ou moins voulues. Cette « mort-fin » est-elle une coupure radicale ou un aboutissement ? Cette fin est-elle finitude radicale ou finalité signifiante ? De toute façon, la mort est d'abord mortelle et mortifère et elle oblige à se questionner radicalement sur le sens de la vie. La mort pose la question du salut.

Le salut. Nous avons assumé, en notre histoire chrétienne, que le salut, la rédemption du monde, avait un lien, et un lien fondamental, avec la Passion de Jésus de Nazareth, le Christ, et sa mise à mort sur une croix. Quelle que soit la façon de rendre compte de ce lien — et il y a des façons bien différentes, déjà, dans le Nouveau Testament — il est constamment affirmé, réaffirmé, commenté, débattu. Cet article est un essai d'affirmer et de réaffirmer ce lien en le commentant, en ouvrant encore une fois un débat à son sujet. En effet, la pertinence de cet événement, la Passion de Jésus, le Christ, tient dans le vif débat entretenu à son sujet. Le cœur de la foi chrétienne et l'essentiel de la théologie chrétienne reposent sur la signification, toujours à redécouvrir, de ce lien et de la vive pertinence du débat à son sujet. Qu'est-ce que Dieu, qui est Dieu et quel lien ce que nous nommons Dieu a à voir avec une humanité en quête de salut ? Voilà sur quoi nous ouvre ce débat, comme une plaie ouverte qui n'arrive pas à guérir, ou comme une chenille qui aspire à devenir papillon.

Des questions se posent : quel rapport y a-t-il entre violence et salut ? Entre souffrance et salut ? Entre mort et salut ? Ce sont des questions différentes, mais qui ne sont pas sans lien. Il y a certes un lien entre violence et souffrance, mais ce serait une erreur de les confondre. Bien sûr, la violence entraîne inévitablement, ou la plupart du temps, de la souffrance ; mais toute souffrance n'est pas causée par la violence. La question de la souffrance déborde amplement celle de la violence, même si celle de la violence est déjà passablement vaste. La mort peut certes avoir un lien avec la violence et la souffrance, mais toute mort n'est pas violente et toute souffrance

5. Il est à noter, par ailleurs, que l'on a associé à la croix la défense armée de Jérusalem et des lieux saints dans ces pratiques pour le moins paradoxales appelées « croisades » (à partir de la fin du XII^e siècle).

france n'est pas mortelle, en tout cas ne conduit pas immédiatement à la mort.

La Passion de Jésus et sa mort sur une croix concentrent en elles toute la problématique du lien entre violence, souffrance, mort et salut. Mais cela mérite d'être déployé, explicité. D'après les différents récits de la Passion, il est certain que Jésus a été victime de violences multiples : on le frappe, on lui crache au visage, on le flagelle, on le cloue sur une croix. Les violences sont d'ordre physique, mais aussi d'ordre moral : on se moque de lui, on l'humilie. Mais, par-dessus tout, c'est la crucifixion qui est la violence morale par excellence, car le crucifié est identifié à ce qu'il y a de plus honni dans la société. C'est aussi la crucifixion qui est la violence physique par excellence, car la croix est l'une des façons les plus violentes de faire souffrir et mourir quelqu'un. Plus violente sans doute que n'importe quelle autre façon « officielle » de mettre à mort, que ce soit la lapidation, la pendaison, la guillotine, la chaise électrique. Alors, on peut facilement présumer que Jésus a beaucoup souffert dans son *corps* et dans son *âme*, pour prendre un langage qui est peut-être plus grec que juif — mais les Juifs souffraient aussi dans leur corps et dans leur âme. Les évangiles, écrits en grec, témoignent de cette souffrance complexe et à de multiples niveaux. De cette souffrance causée par la violence quand on le frappe, quand on le flagelle⁶ et qu'on lui met une couronne d'épines ; de cette souffrance aussi quand on se moque de lui et qu'on lui crache au visage. De cette souffrance encore plus complexe qui précède les événements de violence quand, par exemple, l'évangile de Matthieu nous rapporte ceci : « Emmenant Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à ressentir tristesse et angoisse. Il leur dit alors : “Mon âme [*psuchè*] est triste à en mourir. Demeurez ici et veillez avec moi.” » (Mt 26,37-38) Jésus a souffert dans son corps et dans son âme ; il a souffert dans tout ce qu'il est. Et plus encore, si l'on peut dire, car les évangiles nous laissent deviner, ou font miroiter, que cet homme était le « Fils de Dieu » (Mt 27,54). Alors, comment évaluer la souffrance d'un « Fils de Dieu » quand il est livré à l'histoire des humains ? Certains diront que cette souffrance était infinie, car elle portait, dans le corps et le cœur d'un homme bafoué et crucifié, l'humiliation ou l'amour déçu de Dieu qui aime infiniment, et souffre infiniment de ne pas être reçu. D'autres diront que cette souffrance était très relative, car cet homme, qui souffrait, savait en tant que Dieu que cette souffrance avait un sens et qu'il allait s'en

6. Même si rien n'assure qu'il ait subi tous les coups montrés avec une violente insistance dans le film de Mel Gibson, *La Passion du Christ*.

sortir. De toute façon, la question qui se pose n'est pas d'abord celle de l'évaluation ou de la quantification de la souffrance, mais celle de sa signification : la souffrance a-t-elle du sens, la souffrance a-t-elle un sens ?

Poser la question du sens de la souffrance, c'est une façon de demander si la souffrance est rédemptrice ou si la rédemption intègre la souffrance. Surtout quand on la pose à propos de Jésus de Nazareth, de sa Passion et du salut possible réalisé en ce « Fils de Dieu ». Cependant, c'est déjà tirer la question du côté de la réponse, et d'une réponse positive, avant même d'avoir saisi ou porté les questions suivantes : la souffrance a-t-elle du sens ? la souffrance est-elle ou peut-elle être rédemptrice ? Ces deux questions ne coïncident pas nécessairement, car une souffrance pourrait avoir du sens sans être « rédemptrice ». Mais elles sont liées, car elles nous obligent à radicaliser le questionnement du rapport entre souffrance et rédemption : avant de poser la question de la souffrance rédemptrice, il faut poser celle préalable ou plus large du sens de la souffrance. Mais tant de choses ont été vécues par tant de gens « dans » ce sujet ; tant de choses ont été réfléchies, pensées, dites, écrites sur ce sujet qu'il peut paraître indécent ou ridicule de reprendre encore le questionnement. J'essaierai quand même.

2. La question du sens de la souffrance

La souffrance a-t-elle du sens ? On devrait répondre non. Non ! La souffrance en elle-même n'a pas de sens ; elle est souffrance, et d'autant plus souffrante qu'elle n'a pas en elle-même son sens. On peut fournir une certaine explication à telle ou telle souffrance (une explication « médico-psycho-technique » à telle douleur ressentie, à telle souffrance), on n'a pas rendu la souffrance signifiante pour autant. La position la plus radicale et la plus « signifiante » est peut-être d'affirmer que la souffrance, en elle-même, n'a pas de sens. Et c'est à partir de la personne qui souffre que cela est radicalement affirmé : « Moi qui souffre, je trouve que la souffrance n'a pas de sens... *comme souffrance*. » Mais si la souffrance n'est pas ou n'a pas son propre sens, elle porte et pose la question du sens. Probablement même que la question du sens s'est posée et continue à se poser d'abord à partir de la souffrance... et de la mort (qui est paradoxalement l'extrême de la souffrance et la sortie de la souffrance). La question du sens est d'abord un essai d'exode, une tentative de sortie d'une situation malheureuse, douloureuse... souffrante. Il n'est donc pas surprenant que là où il y a souffrance, la question du sens ne soit pas loin, et que là où il y a proposition de sens,

celle-ci risque d'être enchevêtrée dans celle du sens *de* la souffrance. La problématique de la souffrance rédemptrice est attachée à cela comme le crucifié l'est à sa croix. La croix peut-elle avoir du sens, un sens et, si oui, qu'est-ce qui peut donner sens à la croix ? La croix elle-même ? Le crucifié sur la croix ? Dieu qui a un lien avec le crucifié ? Le fait que le crucifié soit Dieu ? Quel Dieu ?

3. La question de la souffrance rédemptrice

La souffrance, comme la croix, n'a pas de sens en elle-même. Elle pousse celui ou celle qui souffre, ceux et celles qui souffrent, à chercher du sens à la souffrance. Le sens *de* la souffrance dit l'origine de la question, pas la fonction ou le but de la souffrance. La souffrance ne vise pas à donner du sens, elle est ce à quoi l'on cherche à donner du sens. Ainsi, la souffrance n'est pas et ne peut pas être *rédemptrice*, au sens strict, car elle fait partie de ce dont il faut être sauvé. Nous ne sommes pas d'abord sauvés *par* la souffrance et *par* la mort (par notre souffrance et notre mort, ou par la souffrance et la mort de quelqu'un d'autre), mais *de* la souffrance et *de* la mort — à moins que ça soit *dans* la souffrance et *dans* la mort.

Celui ou celle qui souffre ne peut donc dire, de façon signifiante, que sa souffrance est rédemptrice. D'ailleurs, comment et pourquoi le serait-elle, en tant que souffrance ? Comment et pourquoi la souffrance pourrait-elle sauver de la souffrance, comment et pourquoi la mort pourrait-elle sauver de la mort ? Pour répondre positivement à ces questions il faudrait imaginer un grand réseau « cosmo-théo-logique » où un certain monde, un certain Dieu, auraient « besoin » de souffrance et de mort pour que ce monde soit sauvé. Comme si ce que nous appelons le salut pouvait se réaliser de façon « homéopathique » : le même qui guérit et sauve du même ; guérir et sauver de la souffrance et de la mort par la souffrance et par la mort. Si cela était vrai, ce serait pour le moins troublant. Mais, dans tous les grands réseaux cosmo-théo-logiques imaginés par les êtres humains, nous n'en sommes pas à un trouble près.

Devant ce qui est troublant, nous pouvons prendre position. Je prends ici position et refuse de reconnaître le bien-fondé de cette vision cosmo-théo-logique. Je ne pense pas, je ne crois pas, que la souffrance et la mort soient rédemptrices, en elles-mêmes et par elles-mêmes. D'ailleurs, la souffrance et la mort n'existent jamais en elles-mêmes et par elles-mêmes. Elles sont toujours la souffrance et la mort d'un être vivant qui souffre et meurt.

Cela nous amène à faire un pas de plus. Si la souffrance et la mort ne sont pas rédemptrices en elles-mêmes, se pourrait-il que la souffrance et la mort de quelqu'un le soient ? se pourrait-il que la souffrance et la mort de celui-ci le soient ? Cela est encore plus troublant, car si l'on hésite devant l'affirmation générale et abstraite : « la souffrance et la mort sauvent », comment ne pas hésiter devant l'affirmation particulière et concrète : « la souffrance et la mort de quelqu'un, la souffrance et la mort de celui-ci, sauvent » ? Comment et pourquoi la souffrance et la mort de quelqu'un, de celui-ci, pourraient-elles sauver ? Pourtant, dans notre histoire chrétienne, nous affirmons volontiers que la souffrance et la mort de Jésus, le Christ, sauvent : sa souffrance et sa mort sont rédemptrices, dit-on. Et je serais porté à le dire aussi. Mais avant de le dire, je souhaiterais questionner radicalement ces affirmations qui sont loin d'aller de soi.

Peut-on affirmer, sans sourciller, que le salut du monde advient par la souffrance et la mort de Jésus ? Ce serait par la souffrance et la mort de *cet homme* que le salut *du monde* serait advenu, une fois pour toutes. Bien sûr, cette affirmation semblera, pour beaucoup de gens, farfelue et indécente, alors que pour beaucoup d'autres elle ira de soi. On peut au moins poser la question : comment la souffrance et la mort d'un homme peuvent-elles faire en sorte que le salut du monde arrive ? Oh ! Nous dit la tradition chrétienne, c'est que cet homme est plus qu'un homme, il est « Fils de Dieu » ; ce qui se passe en cet homme se passe entre Dieu et Dieu et c'est Dieu, en lui, qui réconcilie le monde (voir 2Co 5,19), c'est-à-dire qui sauve le monde. Cela est acceptable, en principe, mais demande quelques précisions. Si Dieu est Dieu, comment et pourquoi a-t-il « besoin » de la souffrance et de la mort d'un autre — fût-il un homme-Dieu, son Fils — pour sauver le monde ? Si la réponse était simple, nous la connaîtrions. Elle est complexe et nous la connaissons à peine. Nous la cherchons encore au-delà de la souffrance et de la mort.

La meilleure hypothèse, je pense, est encore celle que Dieu n'a pas « besoin » de la souffrance et de la mort de qui que ce soit pour sauver qui que ce soit, pour sauver le monde. Dieu aime ce monde, car c'est son monde. À moins que sa façon d'aimer le monde soit d'en faire souffrir et mourir un pour sauver les autres. L'évangile de Jean nous dit que Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils... pour sauver le monde (Jn 3,16-17). Si cela est vrai, il faudrait comprendre ce que signifie « donner son Fils » : le livrer à l'histoire humaine, à la violence des humains, à la souffrance, à la mort ? Si cela était, cela voudrait-il dire que cette violence est

rédemptrice, ou cette souffrance ou cette mort ? Ou les trois ? On résiste à l'idée que la violence des humains puisse être rédemptrice, mais l'on serait prêt à consentir à ce que la souffrance et la mort de cet homme, « Fils de Dieu », puissent l'être. La violence des humains serait condamnable, mais la souffrance et la mort causées par cette violence seraient rédemptrices ? La médaille serait condamnable, mais l'envers de la médaille serait rédempteur ? Il faut hésiter avant de reconnaître le bien-fondé de cette proposition. Hésiter à reconnaître la moindre valeur rédemptrice à la violence active, mais aussi à la violence subie, causant la souffrance et entraînant la mort. On pourrait dire : ce n'est pas la violence qui est rédemptrice — la violence des humains qui font souffrir et tuent ou la violence subie par la victime... —, mais ce qui est vécu par cette victime particulière, Jésus de Nazareth, Christ et « Fils de Dieu ». Mais ce qui est vécu par ce Jésus, dans sa « Passion », est justement d'être victime de la violence des humains, de souffrir, d'être meurtri, d'être mis à mort violemment sur une croix. On n'en sort pas : la Passion est fondamentalement violence, souffrance et « mort-meurtre ». Cela, en soi, peut-il être rédempteur ? Et comment ?

Peut-être vaut-il mieux penser que cela ne peut en aucune façon être rédempteur, *en soi*. Sinon il faudrait renoncer à la rédemption, ne serait-ce que par décence et par respect pour la victime. Si la rédemption est indécente, il faut y renoncer⁷. La meilleure hypothèse est de penser que la violence active ou subie, que la souffrance et la mort-meurtre, ne peuvent en aucune façon être rédemptrices en elles-mêmes. Et que la victime soit ce Jésus de Nazareth, « Fils de Dieu », ne change rien. En fait, cela rend l'indécence encore plus flagrante, car elle projette en Dieu cette indécence et fait de Dieu un plus « diable » que le « Diable », un plus « satan » que le « Satan ». Et faire de Dieu un « diable-satan » est sans doute le plus grand des péchés, le blasphème contre l'Esprit (Mc 3,28-30). Un père — ou une mère — qui reconnaît quelque valeur positive, une valeur rédemptrice à la violence subie par son fils, à sa souffrance et à sa mort, mérite d'être remis en question. Bien sûr, il est tentant de chercher un sens, de vouloir donner sens à ce qui est absurde, mais on ne saurait le faire au détriment du bon

7. Dans *Les frères Karamazov*, de Dostoïevski, Ivan dit à Aliocha : « Imagine-toi que les destinées de l'humanité sont entre tes mains, et que pour rendre définitivement les gens heureux, pour leur procurer enfin la paix et le repos, il soit indispensable de mettre à la torture ne fût-ce qu'un seul être, l'enfant qui se frappait la poitrine de son petit poing, et de fonder sur ses larmes le bonheur futur. Consentirais-tu dans ces conditions, à édifier un pareil bonheur ? Réponds sans mentir. » Aliocha répond de façon ferme : « Non je n'y consentirais pas » (1973, 337).

sens. Et le bon sens, contre toute indécence, nous incite à refuser toute valeur rédemptrice à la violence (active ou subie), à la souffrance et à la mort — surtout si cette mort est un meurtre... mais même si elle ne l'était pas. Et le bon sens théologique nous incite à penser que si Dieu est Dieu, et pas « diable-satan », il refusera d'accorder toute valeur rédemptrice à la violence subie par son Fils, à sa souffrance et à sa mort. Que si Dieu est Dieu, son refus sera si total qu'il ne laissera pas à la violence, à la souffrance et à la mort le dernier mot, mais qu'il fera en sorte que le Fils violenté-souffrant-meurtre-crucifié-mort retrouve le souffle et la vie. La tradition chrétienne, à travers les premières et premiers disciples ou témoins, ose affirmer la résurrection du Fils, mystère toujours à redécouvrir. Ce faisant, ne conteste-t-elle pas radicalement l'interprétation toujours possible, comme une tentation, de la valeur rédemptrice de la violence subie par le Fils, de la valeur rédemptrice de sa souffrance et de sa mort ? Si c'était l'amour ressuscitant de ce Dieu qui était rédempteur, qui pouvait seul être rédempteur ? Cet amour ressuscitant qui est d'abord rédempteur pour le Fils et, en lui, par lui, et avec lui, pour le monde ; lui, le « premier-né d'entre les morts » (Col 1,18), le « premier d'une multitude de frères » (Rm 8,29). Bien sûr, dira-t-on, la résurrection présuppose la Passion, la souffrance et la mort. Elle les présuppose, bien entendu, non comme *les* données essentielles, non comme *la* matière à travailler et à transformer, mais comme ce qui doit être contesté, guéri, vaincu. Jamais justifiées, jamais valorisées, jamais glorifiées. Toujours contestées, radicalement guéries et vaincues — « Mort, où est ta victoire ? » (1Co 15,55).

Reprenons cela de façon « méthodique », c'est-à-dire reprenons le chemin des questions. La violence peut-elle sauver ? La souffrance peut-elle sauver ? La mort peut-elle sauver... ou être rédemptrice ?

4. La violence peut-elle sauver ?

La violence, quelle que soit sa forme (violence active causant blessures, souffrance et/ou mort à quelqu'un d'autre ou violence subie par une victime), n'est pas rédemptrice. Elle peut être, et elle est, un lieu de la rédemption, mais elle n'est pas rédemptrice par elle-même et en elle-même.

La négation « la violence ne sauve pas » est certes le refus de l'affirmation « la violence sauve ». Pour bien comprendre la portée de la négation, il faut pressentir la force de l'affirmation et son absurdité. La force de l'affirmation réside dans le lien « instinctuel » ou « culturel » que les humains font entre violence et salut. À cet égard, il y a des figures de proue en ce

début de XXI^e siècle. Mentionnons, à titre d'exemples, George W. Bush et ses sbires qui disent combattre le terrorisme ; Oussama Ben Laden et ses martyrs d'Al-Qaïda ; certains dirigeants israéliens et leurs radicaux fanatiques ; les kamikazes palestiniens et ceux qui croient que leur « suicide meurtrier » fait avancer la cause. Il y a aussi tous ceux et celles qui finissent par croire qu'il n'y pas d'autres alternatives que la violence pour contenir la violence, pour répondre à la violence. Ceux ou celles qui ne font pas spontanément ce lien entre salut et violence ont habituellement été marqués plus en profondeur par *une* tradition qui conteste ce lien. Cette tradition peut être chrétienne, musulmane, juive, bouddhiste, hindoue, etc. ; cela reste à découvrir ou à redécouvrir, mais l'essentiel réside dans la contestation de ce lien.

L'absurdité de l'affirmation est inscrite dans sa formulation même : *la violence sauve*. Pensons-y : « la » « violence » « sauve ». « La » est une abstraction qui a peu de rapport au réel. Elle dit l'irréel abstrait, ce qui est toujours une bonne façon de contourner la dure réalité. « La » violence n'existe pas. N'existent que des actes violents accomplis par des gens en chair et en os et subis par des victimes réelles, en chair et en os : actes de frapper, de torturer, de violer, de tuer... quelqu'un, une autre personne, d'autres personnes. Des actes qui blessent et tuent le corps, le cœur, l'âme, l'esprit de l'autre, qui blessent et tuent l'autre. Cela existe, malheureusement. Et cela n'est et ne peut être salvifique, rédempteur. C'est de cela dont il faut être sauvé. La violence ne sauve pas. Il faut être sauvé de la violence, dans ce qu'elle a de plus concret et d'absurde. Toute affirmation pour rendre « subtilement » rédemptrice la violence est une manière de masquer les actes violents réels et de les « transfigurer » de façon illusoire, pour ne pas dire mensongère.

Mais qu'en est-il de la violence subie par Jésus de Nazareth que la tradition chrétienne reconnaît comme Christ et Seigneur ? Est-ce que la violence subie par cet homme, « Fils de Dieu », serait rédemptrice ? Comment les actes de torturer et de tuer cet « homme-Dieu » pourraient-ils être rédempteurs ? Certainement pas à cause de leur valeur intrinsèque, car ce qui est violent est toujours violent et n'a pas de valeur en tant que violent. Peut-être alors à cause de celui qui subit ces actes violents ? Peut-être que son être transfigure la violence subie en rédemption. C'est alors que la croix prendrait de la valeur à cause de la valeur du crucifié. La violence subie durant la Passion jusqu'à la croix serait indirectement rédemptrice, à cause de celui qui la subit. Ceci est difficile à accepter, car cela accorde quelque valeur rédemptrice à la violence. Je pense qu'il faut même prendre une posi-

tion inverse par rapport à cette violence subie par *celui-ci*. Le fait que celui-ci, Jésus le Christ, « Fils de Dieu », subisse cette violence vient plutôt montrer à la face du monde l'absurdité de cette violence. Elle vient aussi montrer qu'il faut renoncer à chercher le salut dans la violence, qu'il faut renoncer à la violence pour quoi que ce soit et contre qui que ce soit. En somme, non seulement la violence subie par Jésus, le Christ, n'est pas rédemptrice, mais à cause ou au cœur de cet événement, celui de la Passion jusqu'à la croix, la violence crucifiante est discréditée à tout jamais. On pourrait même croire que le salut arrive, en germe, au cœur de cette Passion en ce que la violence crucifiante perd désormais toute signification : elle est un non-sens. Non ce par quoi il faut être sauvé, mais ce de quoi il faut être sauvé.

5. La souffrance peut-elle sauver ?

Si la violence ne sauve pas, il faudrait au moins reconnaître que la souffrance fait partie du plan de salut, que la souffrance sauve, d'une certaine façon. Cela serait plus justifiable que la violence. Après tout, si la violence peut être en soi injustifiable à cause de la responsabilité de ceux qui posent les actes violents, on ne peut en dire autant de la souffrance. La souffrance, en soi, n'implique pas nécessairement des responsables, même si l'on sait très bien que beaucoup de souffrances peuvent être causées par des gens au détriment d'autres gens. En tout cas, on peut au moins dire que les gens qui souffrent ne sont pas toujours responsables de leur souffrance. Il y a des souffrances irrationnelles, apparemment absurdes. On pourrait même dire que ce sont ces souffrances irrationnelles qui, comme un boomerang, reviennent poser la question du rapport entre souffrance et salut.

La question qui nous concerne est donc celle-ci : la souffrance, de tel ou tel individu et de tous, peut-elle avoir un rapport avec le salut ? On peut comprendre le désir de ceux et celles qui souffrent que leur souffrance devienne signifiante et peut-être salvatrice. Je pense même que c'est l'un des désirs les plus profonds inscrits en notre humanité que notre souffrance ne sombre pas dans l'absurde, mais qu'elle ait au moins un minimum de sens et, si possible, un pouvoir salvateur. Comment expliquer autrement toutes les entreprises de type « kamikaze », en privé ou en public, qui visent à changer ou sauver un certain monde ? Plus que tout, nous souhaitons que notre souffrance (et notre mort) soit au moins signifiante et, si possible, salvatrice. Et ce désir, ce souhait profond, est sans doute ce qui inspire ou fausse toutes les questions concernant le rapport de la souffrance au salut. Désirant et souhaitant tellement que notre souffrance soit signifiante

et salvatrice, nous sommes prêts à recevoir toute proposition qui viendrait confirmer qu'il en est bien ainsi. Et comme cette proposition semble affirmée dans la tradition chrétienne — et certainement en d'autres traditions religieuses — nous nous jetons corps et âme sur ce radeau qui nous empêche de nous noyer dans les flots et l'abîme du non-sens.

Pouvons-nous établir un lien indéfectible entre notre désir de souffrance signifiante et salvatrice et une tradition religieuse qui semble confirmer ce désir ? Il serait facile de le faire et cela a été fait, beaucoup trop souvent d'ailleurs. Il est plus audacieux, et peut-être plus authentiquement fidèle au cœur de la tradition chrétienne, de questionner ce lien trop évident. Des textes de cette tradition semblent confirmer ce lien apparemment évident. Je ne me situe pas ici contre cette tradition, ni contre ces textes qu'il faudrait bien un jour recevoir, revoir, questionner, interpréter. Cet article n'est pas le lieu pour le faire. Il vise seulement à entrevoir autrement une problématique complexe et combien importante pour notre monde et pour le sens de la foi chrétienne.

La souffrance ne sauve pas et ne peut pas sauver. Affirmer cela est osé ; c'est comme marcher sur un fil de fer au-dessus des chutes du Niagara. Parfois il faut oser, non pour provoquer, mais seulement pour retrouver un bon sens qui permette de respirer à nouveau. Et respirer à nouveau, c'est ici simplement ne pas mourir d'asphyxie. C'est déjà lutter contre la souffrance insignifiante ou faussement signifiante que voudrait nous inspirer « une certaine » tradition qui n'est certes pas « la » tradition.

La souffrance ne sauve pas et ne peut pas sauver. Cela est paradoxalement affirmé ici au nom de toutes les personnes qui ont souffert, qui souffrent et qui souffriront en notre monde. Des milliards de personnes. Cela est « paradoxalement affirmé », car un bon nombre de ces milliards de personnes ont souhaité, souhaitent ou souhaiteront que leur souffrance sauve au moins quelqu'un ou quelque chose. Répétons-le : ce désir est l'un des plus profonds inscrits en notre humanité. (Allez savoir pourquoi !) Et c'est ce profond désir qu'on ose contredire ici au nom d'une « vision des choses », mais aussi et surtout au nom de ces mêmes personnes habitées par ce désir. On voudrait tellement que notre souffrance soit signifiante que l'on est prêt à presque tout pour qu'elle le soit. Mais ce faisant, ne risque-t-on pas de perdre, justement, le sens de notre souffrance ? En la projetant dans une cause ou un salut, ne la trahissons-nous pas, de façon indécente ? Ne nous trahissons-nous pas de façon indécente, pour rien ? Pour rien ? Oui pour rien, puisque ce serait pour un « dieu » qui est une illusion, car il n'est pas

possible que Dieu soit ce dieu qui ait besoin de notre souffrance pour faire fonctionner et sauver son monde. Si Dieu était ce dieu, il vaudrait mieux qu'il soit rien ; et *c'est rien*, car ce dieu ne peut qu'être une idole, un faux-dieu. Cela est d'une logique implacable, au nom de Dieu et en notre nom. Le refus de l'idole-dieu qui a besoin de notre souffrance pour faire fonctionner et sauver son monde est le début de la quête du Divin, le début de la quête du Salut. Comme la beauté des choses est souvent dans les débuts, il est impératif qu'en ce domaine nous revenions sans cesse au début, pour ne pas sombrer dans « l'absurde-divin ». Et revenir sans cesse au début, c'est encore et toujours renoncer à penser et à croire que la souffrance sauve, de quelque façon que ce soit. Et c'est encore et toujours affirmer que la souffrance est cela même dont il faut être sauvé... même s'il est possible de reconnaître que le salut puisse advenir au cœur de la souffrance.

Qu'en est-il cependant de la souffrance de Jésus de Nazareth ? Lui que la tradition chrétienne reconnaît comme « Fils de Dieu⁸ » et dont on dit, semble-t-il, que la souffrance a une valeur infinie pour le salut du monde. Un « Fils de Dieu » dont la souffrance a une valeur infinie pour le salut du monde. Écrire simplement cette phrase donne des « frissons théologiques ». Comme si le fait de l'écrire de nouveau permettait de sentir, de voir, de comprendre que cela est un non-sens. Comment la souffrance de qui que ce soit, fût-elle la plus pauvre parmi les pauvres, fût-il le plus riche parmi les riches, fût-il homme, fût-elle femme, fût-il enfant, fût-il « fils de dieu » ou « Fils de Dieu »... comment cette souffrance pourrait-elle contribuer de quelque façon que ce soit à ce qu'un salut advienne, à ce que le salut du monde se réalise ? C'est pourtant ce que semblent affirmer de multiples façons, en idéologie ou en pratique, des humains de différentes traditions, des juifs, des chrétiens, des musulmans, pour ne nommer que ces traditions

8. Depuis le début de cet article, l'expression « Fils de Dieu » est mise entre guillemets. Non pour contester le sens de cette affirmation concernant Jésus de Nazareth tel que l'a reconnu la tradition chrétienne (encore que cela mériterait discernement, et la tradition est justement l'histoire de ce discernement), mais pour garder ouvert le sens de cette expression dans un monde où « fils de dieu » est souvent synonyme de violence religieuse et d'idole. Et je ne pense pas, comme je ne crois pas, que Jésus de Nazareth ait la moindre complicité avec ces formes de violence et d'idolâtrie. Le grand enjeu, le grand défi de la foi chrétienne est de garder ouverte et vive l'affirmation du centurion et des gardes devant le crucifié de Jérusalem : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu » (Mt 27,54). Il demeure questionnant que cette affirmation vienne ici de ceux qui ont contribué directement à mettre Jésus à mort et qu'ils la fassent, parce qu'ils sont saisis d'une grande crainte à cause, entre autres, d'un tremblement de terre.

religieuses. C'est ce que semble affirmer en tout cas, et d'une façon particulière, notre tradition chrétienne qui met au cœur de la foi la Passion, la souffrance et la mort du « fils de l'homme-Fils de Dieu ». On ne questionne pas cela impunément et c'est toujours avec un certain vertige qu'on ose s'aventurer sur ce terrain miné, un terrain plein de mines antipersonnelles.

La souffrance du « fils de l'homme-Fils de Dieu » peut-elle sauver ? Cela devrait toujours être difficile à dire et, encore plus, difficile à croire. On devrait toujours commencer par répondre non à cette question avant d'essayer de trouver des voies pour répondre oui. En toute logique, aucun lien ne devrait être toléré entre souffrance et salut, si l'on entend par cela que la souffrance puisse être cause du salut, de quelque façon que ce soit. Par ailleurs, beaucoup de liens pourront être faits entre souffrance et salut, si l'on entend par cela que le salut implique, de différentes façons, que les souffrances prennent sens dans un grand ensemble où le moteur n'est pas la violence ni la souffrance, mais « l'amour ». Terrain très miné, là aussi, car ce que nous appelons « amour » est souvent plein de violences ou de souffrances. Terrain miné, bien sûr, mais plein de mines « propersonnelles » qui, si on sait les « interpréter », nous obligent à revoir autrement ce qui est en jeu. Il ne s'agit pas de faire sauter qui que ce soit, mais, littéralement, de faire en sorte que tous et toutes soient sauvés. Cela est un vaste projet qui, si l'on se fie aux Écritures chrétiennes, semble être le projet même de Dieu⁹. Il ne s'agit pas de se mettre à la place de Dieu, mais d'essayer de comprendre un peu mieux ce qu'on dit « officiellement » à son sujet. Et parmi les choses que l'on dit, celle-là semble particulièrement intéressante, car elle oblige à revoir toutes les interprétations violentes, souffrantes et mortifères du salut. En effet, si le salut de tous et toutes est souhaité, visé, voulu, il serait paradoxal d'imaginer un scénario où ce salut passerait par la souffrance non salutaire d'un certain nombre, de quelques-uns ou même d'un seul. Ce scénario apparaîtrait encore plus paradoxal si cette souffrance, comme chez Jésus, était mortifiante et mortifère en plus d'être causée par la violence humaine à son pire, celle qui s'acharne sur la victime innocente et sans défense. Comment cette souffrance pourrait-elle être salutaire ou salvatrice ? N'est-ce pas de cela qu'il faut être sauvé ?

9. « Voilà ce qui est agréable aux yeux de Dieu notre sauveur qui veut que tous les humains soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » (1Tm 2,3-4)

6. La mort peut-elle sauver ?

La mort peut-elle sauver ? Apparemment non. La mort ne sauve pas. Cette proposition semble si évidente que d'en débattre encore pourrait paraître de l'acharnement thérapeutique. Comment la mort pourrait-elle sauver ? La mort semble ce qu'il y a de moins salvifique. Elle est radicalement l'anti-salut, ce dont il faudrait être sauvé absolument.

La mort est le contraire de la vie. *La Palisse* n'aurait pas dit mieux. Le problème, majeur s'il en est un, c'est que la vie est pleine de mort dedans et que, peut-être, « la mort, c'est plein de vie dedans » (Félix Leclerc). Alors, quoi faire avec cette mort, si mortifère, qu'on voudrait reconnaître comme vivifiante, qu'on voudrait rendre vivifiante ? Car c'est bien là la grande et ultime tentation : rendre la mort vivifiante, quand on a de la difficulté à la reconnaître, comme telle, mortifère. Il y a là une mascarade incroyable qui pourtant semble vouloir se présenter comme le cœur des croyances, comme la foi par excellence. Mascarade incroyable : faire de la mort quelque chose de vivifiant ; utiliser la mort de l'autre pour assurer sa propre survie, sa propre vie ou justifier sa propre mort pour le salut des autres. C'est fondamentalement une mascarade, un travestissement, un détournement de fonds. On masque la mort en la transformant en figure vivifiante. On travestit la vie en la justifiant par la mort de l'autre, des autres. Ou bien on donne sa vie, on se donne la mort pour la vie des autres. Détournement de fonds, transfert salvifique devenu « in-croyable » dans le contexte actuel. Même si le contexte mondial actuel n'arrête pas de reproduire ce scénario rocambolesque presque quotidiennement. Ce qui voudrait peut-être dire que beaucoup croient encore à l'in-croyable. Question de foi ou de non-sens ?

Il n'y a pas de commune mesure entre la vie et la mort. Voilà ce qu'il faut affirmer radicalement. Si la vie est la vie et la mort est la mort, il y a entre elles une différence, une opposition farouche, radicale, fondamentale. Vouloir les réconcilier est toujours une entreprise « sacrificielle ». C'est toujours la tentation d'utiliser la mort pour sauver la vie. De faire mourir l'autre pour vivre, de se faire mourir pour que l'autre vive. Un même scénario avec quelques variantes ! Si vouloir les réconcilier est une entreprise « sacrificielle », savoir les distinguer pour mieux les situer est une entreprise « sacramentelle », en ce sens que l'objectif est de manifester la vie de tous à partir de la vie, fût-elle celle d'un seul et même si cet « un seul » a dû subir la violence d'un ensemble, même si cet « un seul » a souffert et est mort par la violence de cet ensemble. L'entreprise dite « sacramentelle » est

le retournement, la conversion, la *métanoïa* de l'entreprise « sacrificielle ». Ce n'est pas utiliser la mort des autres pour sauver sa vie, ni offrir sa propre mort pour sauver la vie des autres, c'est renverser la mort sur son propre terrain et faire en sorte qu'elle se transforme en vie. C'est une résurrection, un surgissement de la vie à partir et contre la mort. Ce n'est jamais justifier la mort pour quelque raison que ce soit. C'est toujours contester la mort au nom de l'amour vivifiant. Si Dieu est Dieu, il se pourrait que Dieu se définisse ainsi : CE QUI CONTESTE LA MORT AU NOM DE L'AMOUR VIVIFIANT. Ce que la Première Lettre de Jean exprimait ainsi : *O théos agapè estin*, « Dieu est amour » (1Jn 4,8). Si Dieu est amour, ça ne peut être que comme contestation radicale de la mort, que comme manifestation fondamentale de la vie. Sinon... à quoi bon... Dieu ?

La mort ne sauve pas et ne peut sauver. Affirmer cela est la seule façon de sauver Dieu de la mort. Affirmer le contraire : la mort sauve, la mort de celui-ci ou de celle-ci sauve, c'est conduire Dieu à la mort... à l'échafaud, à la guillotine, à la chaise électrique, à la croix, qui n'en sont pas moins mortels quand il s'agit du divin. Tuer Dieu, fût-ce sur une croix, est l'événement le plus tragique de l'histoire de l'humanité. C'est tuer sa propre source, son propre chemin, sa propre finalité, son propre au-delà. C'est se tuer soi-même en croyant assassiner l'autre. Tragique destin, lourde responsabilité. Voilà la croix et sa question !

7. La croix pourrait-elle sauver ?

La croix pourrait-elle sauver ? C'est la grande question que se sont posée des milliers, des millions de chrétiens depuis près de deux mille ans. C'est la question que se sont posée des milliers, des millions d'autres personnes confrontées à l'absurdité de la violence, de la souffrance et de la mort. La croix — et tout ce qui lui ressemble — est le scandale par excellence, ce qui est mis à travers notre chemin pour nous faire trébucher, ce qui est mis au bout de notre chemin pour nous faire violemment souffrir et mourir. Elle est ce qui vient nous redire l'absurdité du chemin à parcourir — le chemin de la croix — s'il n'est pas transformé, s'il n'est pas métamorphosé et, disons le encore mieux, s'il n'est pas ressuscité.

La seule chose qui puisse transformer, métamorphoser, ressusciter ce chemin de croix, a pour nom : *agapè*, amour... à condition que l'*agapè*, l'amour ne soit pas contaminé par la violence, la souffrance, la mort. À condition que l'amour lui-même ne soit pas pris dans la mascarade de la violence, de la souffrance et de la mort rédemptrices. Immense défi lancé à

ce qu'il y a de plus immense en ce monde. Que l'amour ne soit pas contaminé par la violence soi-disant bienfaisante, par la souffrance soi-disant signifiante et par la mort soi-disant vivifiante et rédemptrice. Contamination si subtile qu'on n'a pas encore trouvé le vaccin pour nous en sauvegarder, pour nous en protéger, pour nous en défaire. Rien n'est plus difficile que de nous protéger contre l'invasion sacrificielle d'une violence, d'une souffrance, d'une mort subtiles qui voudraient nous sauver malgré nous. Rien n'est plus difficile que de reconnaître la « différence sacramentelle » qui transforme, métamorphose, ressuscite le sacrifice mortifère en sacrement vivifiant. C'est là que se jouent le drame pascal et ce qu'on a pu appeler l'originalité chrétienne. Que le sacrifice mortifère soit transformé, métamorphosé, ressuscité en sacrement vivifiant. Que le « fils de l'homme » sacrifié, tué, crucifié soit ressuscité et reconnu comme le « Fils du Dieu vivant ». Ce qui pourrait faire en sorte, en prenant au sérieux le terme « salut », que les fils et filles de l'homme et de la femme — souvent sacrifiés, tués, crucifiés — soient « ressuscités », reconnus comme fils et filles du Dieu vivant. On pourrait se croire ici en plein délire religieux, mais se pourrait-il qu'on soit simplement confronté à l'enjeu religieux fondamental ?

La croix, en elle-même, ne sauve pas et ne peut sauver. C'est de la croix, et de tout ce qu'elle représente, qu'il nous faut être sauvés, qu'il est bon d'être sauvés.

On sait bien que dans la tradition chrétienne la croix a un rapport au salut. Et ce rapport n'est pas accessoire, il est essentiel. La question est de savoir quel est le sens de ce rapport : ou bien c'est la croix qui sauve ou bien l'on est sauvé de la croix ? Ce n'est pas la même chose ! Tellement pas la même chose que prendre une direction, c'est aller dans le sens contraire de l'autre. La croix est un concentré de violence, de souffrance et de mort. Une violence extrême à l'égard d'un condamné à mort ; une souffrance extrême du condamné à mort ; une mort extrêmement violente, souffrante, humiliante¹⁰. Voilà la croix à son meilleur ou à son pire ! De toute façon, son meilleur est son pire. La croix est certes l'une des façons les plus douloureuses et les plus longues de mettre à mort quelqu'un ; la seule autre façon qui se compare à la croix est la vie elle-même, surtout quand elle s'étire à ne plus finir de façon douloureuse. La vie est un chemin de croix, diraient certains. Si cela était vrai, il faudrait se demander si la mort n'est

10. Le film de Mel Gibson, quelle qu'en soit notre appréciation ou notre évaluation, réussit à montrer l'extrême de cet extrême.

pas plus signifiante que la vie en ce sens que c'est par elle que l'on trouverait le chemin, qu'on se sortirait du chemin de croix. On est proche ici d'une certaine euthanasie, qu'on veuille l'admettre ou non. C'est l'émotion qui nous envahit parfois en regardant le film *La Passion du Christ*: « Mais enfin, y aura-t-il quelqu'un pour l'achever, pour lui épargner tant de violence, tant de souffrance? » Et si l'on pense ou l'on croit que c'est la mort qui sauve, faisons en sorte qu'elle vienne au plus vite! Oui, que la mort nous sauve au plus vite et que, par elle, on se sauve de la souffrance et de la violence! Mais on semble penser et croire que ce sont les longues souffrances à travers la multiplication des coups de fouet — donc de la violence — qui sauvent de la multiplicité des péchés de l'humanité. Il y a là, pour le moins, un grand paradoxe: violence, souffrance et mort, souvent présentées en continuité, apparaissent en discontinuité dans des moments extrêmes; à ce point même qu'on arrive à souhaiter la mort pour être libéré de la violence et/ou de la souffrance. Alors, affirmer que la mort sauve, est-ce tout simplement reconnaître que la mort libère de la violence et/ou de la souffrance? Voilà qui serait paradoxalement pénible et violent. Ça prendrait la mort pour se libérer de la violence et/ou de la souffrance. Un salut paradoxalement homéopathique¹¹! C'est par le même qu'on sauve du même, mais pas tout à fait. D'une part, violence et souffrance peuvent conduire à la mort, mais pas nécessairement et elles ne sont pas la mort. D'autre part, la mort peut délivrer de la violence et de la souffrance.

Je sais que les traditions religieuses, et en particulier la tradition chrétienne et sa théologie de la croix, ont un rapport complexe à ces questions et sont essentiellement des façons de les traiter existentiellement. Cela ne règle pas ces questions une fois pour toutes, comme on serait tenté de le croire, mais cela permet de les poser à nouveau pour en saisir, de façon nouvelle, toute la portée.

La croix résume, en sa pratique, toutes les questions théoriques sur ces sujets, puisqu'elle concentre de façon existentielle les rapports entre la violence, la souffrance et la mort. La croix est un concentré dramatique ou tragique. Ce concentré est tragique si l'on pense ou l'on croit que la croix est le symbole de l'inéluctable, du destin impossible à éviter puisqu'il est inscrit dans la tragédie humaine et littéralement écrit dans les grands textes religieux, en particulier le texte biblique dans sa forme judéo-chrétienne. Ce

11. Ce qui est dit ici sur une certaine compréhension « homéopathique » des choses ne vise en rien, bien entendu, une certaine pratique médicale dite homéopathique. En tout cas, si cela a un lien, cela dépasse ma compétence.

concentré est dramatique si l'on pense ou l'on croit que la croix *pourrait* être évitée et même *devrait* être évitée; et cela pour le bien de celui qui est crucifié et aussi pour le bien des autres qui ont l'air de profiter de sa crucifixion. Grands enjeux anthropologiques et théologiques, s'il en est, puisque sont ici en jeu le rapport des êtres humains entre eux et le rapport des êtres humains au divin. Si le divin sauve l'humain à travers la violence de l'humain faite à l'humain, à travers la souffrance de l'humain, à travers la mort de l'humain, alors vaut-il encore le coup d'être sauvé par un tel divin? Peut-être que ce divin mériterait, pour prendre ce langage sacrificiel, de mourir définitivement sur la croix où l'on prétend qu'il vient sauver l'humain.

Pour ma part, je ne pense pas et ne crois pas que ce type de divin existe, car s'il existait, il faudrait tout faire pour s'en débarrasser, quitte à le faire mourir sur une croix, une guillotine, une chaise électrique ou autre chose. Mais alors on retomberait dans la même problématique, jamais résolue dans notre humanité à la fois mortifère et vivifiante: faut-il mettre à mort celui qui est mortifère? C'est facile de répondre oui et c'est pourquoi on a habituellement répondu positivement à cette question, quelles que soient l'époque, la culture ou la religion: « Il faut tuer celui qui a tué. » Si c'est un humain, cela va de soi pour toutes les époques jusqu'à l'ère moderne. Si c'est le divin, cela est possible dans l'ère moderne. Cela est même souhaitable pour tout un courant philosophique et culturel de l'ère moderne. Nietzsche, un témoin privilégié de ce courant, met dans la bouche d'un insensé cette phrase énigmatique et crucifiante: « Dieu est mort... et c'est nous qui l'avons tué » (2000, § 125, p. 177).

Il y a chez les êtres humains, qui souvent se prennent pour des dieux, ce pouvoir exceptionnel de tuer Dieu, fût-ce symboliquement. La croix est dans la tradition chrétienne ce lieu particulier où Dieu est confronté à la violence, à la souffrance et à la mort. Un homme, que cette tradition reconnaît comme le Fils de Dieu, est confronté à la violence, à la souffrance et à la mort. Et des humains le mettent à mort plus que symboliquement, si l'on peut dire, car il en meurt physiquement, comme un être humain en meurt. En perdant le souffle. Il est mort, vraiment mort! Il n'y a pas de vie dans cette mort. Il n'y a que la mort, si l'on se fie à ce que l'on voit. Et il faut bien s'y fier, car il n'y a que cela qui se montre, la mort dans toute sa brutalité. C'est pourquoi il est bien intrigant que ceux qui contribuent directement à le mettre à mort, le centurion et les gardes, soient prêts à le reconnaître si rapidement comme « Fils de Dieu » (Mt 27,54). Qui reconnaissent-ils

comme « Fils de Dieu » ? Que reconnaissent-ils comme divin ? Le tremblement de terre ou le crucifié ? Le mort serait « Fils de Dieu » ? Dieu serait le mort. Voilà qui est bien questionnant !

Ce qui est encore plus questionnant, mais là vraiment questionnant, c'est ce que disent ces récits, les seuls qui nous racontent par ailleurs la Passion et la mort de cet homme. On raconte que cet homme qui, humainement, a perdu le souffle, l'a retrouvé grâce au Souffle divin vivifiant. La mort du crucifié n'aurait pas été le dernier acte du drame. Encore là, on pourrait se croire en plein délire religieux, mais, s'il y a délire, il est moins dangereux que celui qui incite à penser ou à croire que la violence, la souffrance et/ou la mort sauvent. Que le crucifié soit ressuscité, quelles que soient nos difficultés à imaginer ou à comprendre le sens de cette résurrection, est peut-être la seule voie possible pour donner du sens à la souffrance, à la mort, à la croix du crucifié. « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide et vide aussi votre foi. » (voir 1Co 15,14) Mais voilà un drame mystérieux à propos duquel on n'a pas fini de penser et de croire. En tout cas, il y a matière à penser et à croire quand on réussit à poser la question du salut autrement que dans un mystérieux processus de violence sacrée.

Conclusion ?

La violence, la souffrance, la mort, la croix n'ont pas de sens en elles-mêmes, mais il est légitime de vouloir leur en donner. Ce désir pose, entre autres, la question du salut : salut des êtres humains violents et/ou victimes de violence, des êtres humains souffrants, des êtres humains mourants, meurtris, tués, morts. Des crucifiés de toutes sortes.

Rechercher du sens, c'est aussi une façon de chercher un certain salut. Le salut est dans ce qui donne du sens. Il n'y a donc rien de honteux à chercher du sens, ou même à vouloir donner du sens à ce qui n'en a pas en soi, en tout cas à ce qui ne semble pas en avoir. Le religieux et le philosophique se jouent dans ce désir de sens, dans cette quête du sens, au cœur de ce qui n'en a pas ou du moins ne semble pas en avoir. Entreprise hasardeuse, car soumise à tous les soubresauts de l'âme humaine, à toutes les misères du corps humain ; âme et corps qui ne sont pas si distincts (séparés même) qu'on l'a souvent dit, qui ne sont pas si unifiés qu'on voudrait le croire. C'est justement dans cette distinction et cette union ambiguës que se joue le drame humain : le drame de ces êtres humains qui se prennent souvent pour des dieux, mais qui se comportent moins « humainement », moins

bien que des animaux. Ces êtres humains aux violences multiples, engendrant et souffrant de multiples souffrances, meurtriers de mille façons et victimes mourant de ces meurtres d'autant de façons.

Dans ce brouhaha de violence, de souffrance et de mort, l'idolâtrie est de donner du sens à *partir de* ce qui n'en a pas : cette violence, cette souffrance et cette mort, comme si le salut était « homéopathique ». La foi, quelle que soit sa tradition religieuse, c'est oser donner du sens à ce qui n'en a pas ou qui ne semble pas en avoir. La foi chrétienne, la tradition chrétienne, c'est oser affirmer que le salut advient *dans* la Passion et la mort sur la croix de Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur, mais sans croire que c'est la violence, la souffrance, la mort, la croix qui sauvent¹². Le salut est « hétéropathique ». Il y a là matière à penser longtemps et à croire quelque peu ou beaucoup. Du moins, il y a matière à chercher l'Autre qui conteste et sauve la violence, la souffrance, la mort du Même, en tout cas qui sauve de la violence, de la souffrance, de la mort du Même.

Je mets la dernière touche à ce texte le 28 mars 2006. J'ai devant les yeux le journal *La Presse* du 27 mars. En première page, on retrouve la photo de James Loney, ce Canadien qui dirigeait la mission de l'organisation pacifiste Christian Peacemaker Team en Irak et qui a été pris en otage avec trois de ses compagnons pendant près de quatre mois. Il venait d'être libéré avec deux d'entre eux tandis que l'américain Tom Fox avait été tué. James Loney dit simplement : « C'est formidable d'être en vie ! ». J'y vois l'annonce de l'essentiel de ce qu'on appelle le salut ou la rédemption. Mais cela ne justifie en rien la mort de Tom Fox.

Par ailleurs, à la page 3 du même journal, en même temps que l'on se réjouit du retour de James Loney auprès des siens, on rapporte ceci : « Pendant ce temps, à Bagdad, les affrontements ont continué à faire des victimes. Une vingtaine de chiites ont été tués par les soldats américains et irakiens dans une mosquée de l'est de la ville. »

Par ailleurs, avec 35 autres personnes : des juifs, des musulmans, des chrétiens et d'autres, nous nous préparons à aller à Jérusalem rencontrer des juifs, des musulmans, des chrétiens et d'autres pour voir s'il est encore possible, en notre monde, de vivre ensemble en paix. Vivre ensemble en paix, voilà bien le plus grand enjeu du salut sur notre Terre. Faut-il que ce salut advienne dans la violence, dans la souffrance et dans la mort ?

« C'est formidable d'être en vie ! »

12. Pour un regard autre et proche sur cette question, voir Girard 1999, chap. 11 : « Le triomphe de la croix », p. 213-236.

Références

- ALISON, J. (1998), *The Joy of Being Wrong: Original Sin Through Easter Eyes*, New York, Crossroad.
- BARTLETT, A.W. (2001), *Cross Purposes: The Violent Grammar of Christian Atonement*, Harrisburg, Trinity Press International.
- DOSTOÏEVSKI, F.M. (1973) [russe 1879-1880], *Les frères Karamazov* / trad. par H. Mongault, Paris, Gallimard (Folio/Classique 486).
- GIRARD, R. (1972), *La violence et le sacré*, Paris, Grasset
- (1978), *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset.
- (1982), *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset.
- (1999), *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris Grasset.
- (2004), *L'origine de la culture*, Paris, Desclée de Brouwer.
- MOLTMANN, J. (1978) [1974, allemand 1972], *Le Dieu crucifié. La croix du Christ, fondement et critique de la théologie chrétienne* / trad. par B. Fraigneau-Julien, Paris, Cerf / Mame (Cogitatio fidei 80).
- NIETZSCHE, F. (2000²) [1997, allemand 1887², 1882], *Le gai savoir* / présentation, traduction et notes par P. Wotling, Paris, Flammarion (Garnier-Flammarion 718).
- SCHWAGER, R. (1987), *Must There Be Scapegoats? Violence and Redemption in the Bible*, San Francisco, Harper & Row.
- (1999), *Jesus in the Drama of Salvation: Toward a Biblical Doctrine of Redemption*, New York, Crossroad.
- SEBOÛÉ, B. (2003²) [1988], *Jésus-Christ unique médiateur. Essai sur la rédemption et le salut*, t. I: *Problématique et relecture doctrinale*, Paris, Desclée (Jésus et Jésus-Christ 33).
- VARONE, F. (1984), *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, Paris, Cerf.

Résumé

La violence peut-elle sauver ? La souffrance peut-elle sauver ? La mort peut-elle sauver ? Peuvent-elles être rédemptrices ? Et la croix ? La violence, la souffrance, la mort, la croix n'ont pas de sens en elles-mêmes, mais il est légitime de vouloir leur en donner. Ce texte pose, entre autres, la question du salut : salut des êtres humains violents et/ou victimes de violence, des êtres humains souffrants, des

êtres humains mourants, meurtris, tués, morts. Des crucifiés de toutes sortes. Ce texte pose la question de la croix rédemptrice et ose affirmer, un peu naïvement, que seul l'Amour divin peut vraiment sauver, si Dieu est vraiment Dieu.

Abstract

Can violence save? Can suffering save? Can death save? Can they be redemptive? And the Cross? Violence, suffering, death and the Cross have no meaning by themselves but it is legitimate to want to give them a justification. This paper raises the question of salvation: salvation of human beings who are violent and/or victims of violence; salvation of human beings who are suffering, dying, wounded, killed, dead. People who are crucified anyway. This paper also raises the question of the Cross as redemptive and claims, somewhat candidly, that only Divine Love can really save, if God is really God.